

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

ESPACE JEAN VILAR

ARCUEIL

WWW.LESECRANSDOCUMENTAIRES.ORG

5 AU 10 NOVEMBRE 2013



LANCEURS D'ALERTE

Apparue en France au milieu des années quatre-vingt dix, cette expression traduit bien en deux mots, mais en mille images sédimentées, la posture d'un certain nombre de « cinéastes de notre temps » - clin d'œil à la collection éponyme conçue par André S. Labarthe et Jeanine Bazin en 1964, et dont le festival montrera l'un de ses plus émouvants fleurons, le mélancolique tombeau que Chris Marker, disparu il y a peu, imagina pour les icônes d'Andreï Tarkovski.

Posture engagée en effet que celle initiée par ces « lanceurs d'alerte en cinéma », mue par la volonté de mettre à distance la bêtise et la haine de l'Autre (notamment tous les pauvres d'ici et d'ailleurs), de défaire les clichés qui rassurent ou entretiennent les peurs, de rebattre un tant soit peu les cartes en résistant, avec des gestes en apparence modestes, au folklore et au cynisme qui sont les marqueurs dominants de notre époque « décomplexée ». Rire et se moquer de tout, mais désormais *avec tout le monde*, tel est le nouveau credo dévastateur de nos sociétés dopées aux méthodes de la télé-réalité. Dans le film que Serge Le Péron lui a consacré, Serge Daney résume bien ce nouvel ordre par un définitif : « *la télé, c'est l'occupation !* »

Comment échapper à la médiocrité, à la soumission, à l'abrutissement, à la peur ? En offrant de la complexité, assurément. De la poésie, du trouble, de l'ouvert, de la joie, aussi. En se défiant, toujours, des effets de miroirs qui « *feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images* », comme l'écrivait déjà le surréaliste Cocteau. Un rebond poétique teinté d'ironie qui vaut autant pour les cinéastes d'hier que d'aujourd'hui.

Dans le champ très éclaté du cinéma contemporain où les genres et les disciplines se mêlent sans distinctions de frontières, les lanceurs d'alerte ne tombent pas du ciel, ils ont eu des prédécesseurs plus ou moins reconnus. À l'instar de ceux qui, non sans risques, ont fait couler beaucoup d'encre dans l'actualité récente en dévoilant les pratiques bien peu « démocratiques » de nombreux États (de Wikileaks à Edward Snowden, pour faire vite), les HISTOIRES DU CINÉMA(S) sont, elles aussi, pleines de vigies et de contrebandiers *blacklistés*,

exilés, censurés, emprisonnés parfois ou tout simplement empêchés sous différentes manières. Paradjanov, Iosseliani, Vautier, Panahi, Tarkovski, Le Masson, Lajournade, etc. : la liste est longue et traverse l'ensemble du champ des images.

Cette petite fabrique de cinéma(s), bouteilles à la mer d'images et de sons, de temps et de mouvements, est au cœur d'une grande partie de la programmation Premier Film, sélection avec laquelle nous renouons cette année. Déplacements de populations en Inde, élections jouées d'avance au fin fond de la Russie du Conducator Poutine, bouleversements climatiques en Louisiane, réfugiés palestiniens piégés dans les camps syriens, patriote ordinaire du nord de la Floride victime de l'American Dream, etc. : réalisés le plus souvent dans une économie de moyen réduite, un certain nombre de documentaires de cette sélection exposent, sans détourner le regard, un état des choses guère réjouissant, le monde tel qu'il va, le monde tel qu'il est, avec ses tensions.

La stigmatisation hystérique à l'encontre des Roms est à cet égard symptomatique. Qu'elle se manifeste sur le terrain à coups d'expulsions brutales dans les bidonvilles ou dans l'anonymat des réseaux sociaux, elle reflète un climat « national sécuritaire » malsain qui - d'autant plus en temps de crise et en période pré-électorale - prend bien soin de ne jamais se poser la question des laissés-pour-compte, au-delà de leur appartenance « ethnique » ou « culturelle ». Avec les problèmes de logement et de travail afférents qui concernent *tous* les habitants de la Cité, non seulement quelques-uns montrés du doigt. Ne pas perdre de vue dès lors que la frontière peut parfois s'avérer ténue : du « bidonville » au « campement illicite » (selon la très orientée terminologie en cours qui autorise tous les abus), puis éventuellement au « camp », *localisation disloquante* selon Giorgio Agamben, de glissements juridiques en dérapages politiques, le pire est toujours à craindre.

(É)Veilleur, guetteur, franc-filmeur, Lech Kowalski, réalisateur américain d'origine polonaise, est un peu tout cela. Dans son dernier film qui ouvrira le festival, l'insti-

gateur du site internet *Camera War* (toujours en ligne) revient sur l'exploitation des gaz de schiste en Pologne. Il enregistre la lutte des petits agriculteurs contre le géant américain Chevron et les dangers que font courir les forages sur l'environnement et la santé des agriculteurs (sans parler de celle des animaux dont les territoires rétrécissent année après année...). L'importance des questions environnementales semble aujourd'hui évidente, chacun pourra le vérifier dans la séance que nous consacrons au nucléaire. Le départ du quotidien LE MONDE pour cause de censure du journaliste Hervé Kempf, où il œuvrait au service Planète, montre cependant, à titre d'exemple, combien l'économie a pris le pas sur l'écologie, avec pour corollaire l'horizon ultime de la croissance assénée comme un mantra.

Filmer depuis un territoire que l'on ne connaît pas, que l'on découvre et éprouve au fur et à mesure de son arpentage ; témoigner sans exploiter les émotions ; éviter les pièges de la rhétorique moralisatrice. Même dans la tourmente, c'est ce cap là que nous essayons de maintenir avec les films et ceux qui les fabriquent. Sans oublier, bien sûr, que nous ne voyons ni n'entendons pas tous la même chose. Dans un de ses derniers entretiens, Serge Daney, encore, formulait l'hypothèse que nous étions « *voués à vivre avec les images* ». « *Vivre avec les images* », disait-il, « *je crois que c'est à peu près du même type que vivre avec les animaux, il y a une sorte d'écologie, c'est assez comparable. Ça veut dire qu'ils savent quelque chose sur nous, on sait quelque chose sur eux, nous ne sommes pas eux, ils ne sont pas nous et il faut vivre ensemble.* » Ricochet pour le moins inattendu que ce rapprochement avec le monde animal de la part d'un grand critique de cinéma. Vu sous cet angle et filant la métaphore, le film pourrait-il être dès lors ce « *pur surgissement* » suivi d'une « *disparition* » dont parle Jean-Christophe Bailly à propos des bêtes ? Un « *battement de l'être* » en dehors des mailles du langage ? Une intimité perdue qu'il s'agirait de renouer ? C'est ce que les films sur Béla Tarr et Andreï Tarkovski nous incitent, peut-être, à penser ou à imaginer, tant le contact avec des images et des sons est toujours *vacillant*.

Eric Vidal

Délégué à la programmation

L'édition 2013 des ÉCRANS DOCUMENTAIRES, qui fait à nouveau le pari de la jeune création, a cherché à fédérer de nouvelles énergies, à ouvrir d'autres portes, notamment en direction des réseaux associatifs. Malgré la sortie en salle de plus en plus de films documentaires depuis dix ans, ce genre cinématographique pourtant majeur, mais qui reste conçu dans une économie encore très largement modeste, a toujours besoin de festivals comme le nôtre. La nécessité de lui consacrer des lieux où il peut rencontrer un public, de débattre de ses enjeux et de ses intentions reste donc complètement d'actualité. Car nous pensons résolument, en effet, que le cinéma documentaire est une forme d'expression artistique indispensable à la compréhension du monde.

Depuis ses origines, notre action est menée avec le soutien de la Ville de Gentilly, du Conseil Général du Val-de-Marne, de la Ville d'Arcueil, de la DRAC et de la Région Ile-de-France. Nous les remercions pour le rôle actif qu'ils jouent en faveur de la création documentaire, notamment en direction du jeune public auquel nous portons attention également depuis nos débuts.

Malgré les restrictions budgétaires que nous connaissons cette année, nous voulons continuer à inscrire le Festival 2013 dans cette histoire dont nous sommes fiers. Celle qui consiste à construire un nouveau rapport au Réel, à nous le réapproprier pour y porter un autre regard.

Nous espérons, grâce à vous public et à nos ami-e-s, pouvoir poursuivre cette aventure. C'est l'appel que nous vous lançons en vous invitant à venir rejoindre notre association !

Fabien Cohen
Président de SON ET IMAGE

MERCREDI 6 NOV

SALLE 1

19h DÉBAT PUBLIC L'ÉDUCATION À L'IMAGE

En présence de Joële Van Effenterre, de l'association SON ET IMAGE et d'un représentant de la région Ile-de-France (sous réserve).

Que ce soit à travers les dispositifs scolaires ou les ateliers de création, depuis sa naissance, Les ÉCRANS DOCUMENTAIRES veillent à transmettre un esprit critique et un cinéma de qualité. Ce sera encore le cas lors de cette 17^{ème} édition avec deux programmes scolaires et jeune public et un parcours en festival détaillés plus loin.

Ce débat va permettre de faire un bilan de l'efficacité de ces dispositifs et de la façon dont l'éducation à l'image doit se traduire aujourd'hui face aux nouvelles générations dont la première pratique culturelle - par le cinéma, la photo, la télévision, les jeux vidéo, ou encore Internet - est celle de l'image.

20h30 AVANT-PREMIÈRE OUVERTURE

HOLY FIELD HOLY WAR

LECH KOWALSKI, 2012, 1h45, FRANCE / POLOGNE,
REVOLT CINEMA

Partout dans le monde, les petits agriculteurs sont menacés. Si l'invasion des exploitations familiales par des multinationales de l'agro-business se fait loin des caméras et des médias, pour le petit exploitant elle est bien réelle... En Pologne, un pays où plus de 60% de la surface est occupée par l'agriculture, les paysans se demandent saison après saison comment ils vont survivre, surtout quand de nouveaux acteurs économiques entrent dans la bataille pour s'accaparer les terres. Regarder HOLY FIELD HOLY WAR, c'est un peu comme regarder un champ : au début on ne voit pas les changements subtils qui s'amorcent, jusqu'à ce que survienne quelque chose qui rend tout terriblement évident.

Né à Londres de parents polonais, Lech Kowalski vit une enfance nomade aux Etats-Unis. Étudiant à l'ÉCOLE DE VISUAL ARTS à New York dans les années soixante-dix, il rencontre Vito Acconci, Nam June Paik et Shirley Clarke, l'une des pionnières du cinéma vérité qui influencera considérablement son travail.

Lech Kowalski est un témoin. Tout entier, œil et cœur. Œil exorbité par la caméra-stylo avec laquelle il écrit ses redoutables carnets de voyage aux pays des marges. Pulsations émotions, battements rageurs, coups de cœur et cris de rage. Lech Kowalski est un cinéaste du réel. Plus qu'un journaliste classique, plus qu'un documentariste banal : un poète moderne qui pratique le slam visuel, slalomant sur la piste noire du monde moderne, les pentes escarpées des damnés de la terre.



HOLY FIELD HOLY WAR

Entretien avec Lech Kowalski

Dans *THE END OF THE WORLD BEGINS WITH ONE LIE* (2011), vous traitiez déjà de questions écologiques, pourquoi vous êtes-vous intéressé aux changements de l'agriculture en Pologne dans *HOLY FIELD HOLY WAR* ?

Nous avançons à grands pas vers un point de non-retour. Nous exploitons les ressources de la terre à un rythme plus effréné que jamais. Mon rôle en tant que réalisateur est de raconter des histoires qui évoquent ce moment de l'Histoire, alors que nous nous rapprochons de ce point de non-retour. Les auteurs doivent faire réagir les gens, les réveiller au lieu d'être égocentriques. Mais d'un autre côté, le journalisme vieillit et se fatigue, les journalistes ne font plus leur travail. Les médias grand public sont contrôlés par ces mêmes multinationales qui exploitent la planète. Je me suis toujours intéressé aux marginaux, à ceux que l'on met de côté. Les agriculteurs sont menacés : j'entends par là les vrais agriculteurs, les petits exploitants qui cultivent les produits les plus sains. J'ai parcouru la Pologne en voiture pendant presque un an et j'ai fini par trouver un champ qui correspondait parfaitement à ce que j'avais imaginé. J'ai alors commencé à tourner *HOLY FIELD HOLY WAR*.

Le film aborde différents problèmes liés aux multinationales de l'agro-business, comment avez-vous réfléchi à la structure d'ensemble et au montage ?

J'ai appris à filmer la nature, les agriculteurs et les animaux. Je filmais donc tout cela quand j'ai compris que les champs qui ont attiré mon attention sont le reflet d'une génération d'agriculteurs qui les ont travaillés. Ces terres, magnifiques, ont été créées par le peuple. Chaque étendue de terre a sa propre personnalité, tout comme les personnes qui les ont cultivées. Le rythme du film ne correspond pas au rythme de la nature car ces lieux ont été remodelés par l'homme. Nous n'avons pas affaire à une nature sauvage. Un champ peut paraître ennuyeux mais beaucoup de choses s'y passent : c'est en apprenant à l'observer que j'ai compris comment construire mon histoire. Dans chaque partie du film, on trouve des indices qui conduisent à un paroxysme. Je ne voulais pas d'un mélodrame monté de façon artificielle. Je souhaitais que les images et les sons fassent avancer l'histoire et que le film soit construit de manière à permettre aux

spectateurs d'observer librement, plutôt que de leur dicter la façon de le faire ou sur quoi focaliser leur attention. Chaque partie du film contient des détails minimes qui font avancer l'histoire.

Dans *HOLY FIELD HOLY WAR*, nous entendons la parole d'agriculteurs mais sans commentaires de votre part sur le contexte. Pouvez-vous me parler de ce choix ?

Je souhaitais qu'il y ait aussi peu de paroles que possible dans le film, jusqu'à la dernière séquence qui repose sur ce qui est dit. Les agriculteurs sont silencieux quand ils travaillent dans les champs. Je voulais rendre ce silence théâtral. Je ne voulais pas d'une voix off qui guide les spectateurs. Ce sont les images, les panoramiques et les inclinaisons de la caméra qui font progresser l'histoire dans le film. Qu'apporterait un commentaire ? C'est pour ça qu'il n'y en a pas. Je ne voulais pas d'un commentaire qui détruit le film. Je voulais créer une tension, une impression de découverte, un désir de savoir ce qui va se passer. C'est tout. La trame du film est simple : que se passe-t-il ensuite ?

Comment s'est passé le tournage en équipe réduite ? Avez-vous eu des difficultés pour filmer certains sites comme dans la séquence avec Exxon ?

J'aime filmer des choses qui se déroulent dans la réalité. Les événements suivent une chorégraphie naturelle et j'aime participer à cela plutôt que de manipuler la réalité. Je ne peux pas échapper à la manipulation mais je peux la réduire au minimum et c'est en travaillant seul qu'on a le plus de chances d'être libre de filmer ainsi. L'aventure du tournage fait partie de ma vie. Je vis pour ces instants. Ce n'est pas uniquement un moyen de gagner ma vie. Je me plonge entièrement dans l'histoire. Dans une large mesure, mes films parlent aussi de moi. La société Chevron ne voulait pas que je filme ses activités. Elle souhaite opérer à huis-clos. J'ai donc dû m'immiscer dans ses activités et je lui ai fait jouer un rôle symbolique. Chevron représente les vieilles méthodes utilisées sur cette planète. Nous ne pouvons pas continuer avec ces techniques et ces philosophies. J'ai eu des rapports conflictuels avec les employés de Chevron mais pas au point de me sentir en danger.

Propos recueillis par Olivier Pierre, pour le FID Marseille (2013)

JEUDI 7 NOV

SALLE 1

19h DÉBAT PUBLIC LA JEUNE CRÉATION

En présence de Camille Jouhair, fondateur d'Hevadis Films, entreprise de distribution de films et Emmanuel Gras, cinéaste membre de l'ACID.

Aujourd'hui, dans le système économique du cinéma resserré autour des critères de fréquentation, d'audimat et de recette financière, où en est la jeune création cinématographique ?

Le soutien des salles à la création rencontre-t-il et répond-il encore aux auteurs ?

Et quelle place sur nos écrans pour les œuvres ne répondant pas aux critères imposés ?

Autant d'interrogations auxquelles il nous faut répondre afin de redonner de la liberté à la création, donner aux réalisateurs et aux salles de quartier l'envie de résister, et non de se résigner. Tous ces films en devenir doivent avoir une vraie chance d'exister au travers d'aides nouvelles, tant sur le plan de la réalisation que sur celui de la diffusion. C'est autour de ces questions fondamentales que nous vous proposons d'échanger lors de ce temps privilégié.

« La lutte continue, et le cinéma indépendant vivra. Il vivra pour la bonne et simple raison qu'il n'est pas déjà mort. Il vivra malgré tout, envers et contre tout, parce que toujours il y aura des voleurs de pellicule, des détournés de cinéma, des salles non rentables squattées par des associations de réfractaires.

Le cinéma indépendant vivra parce qu'il est l'expression d'une liberté, celle de regarder le monde et de le dire tel qu'on le voit.

Vive la flibuste ! »

Lucas Belvaux.

20h30 AVANT-PREMIÈRE FILMER LE RÉEL DANS UN PROCESSUS COLLECTIF

Conception, tournage, montage, comment un film trouve sa forme dans le tissage de six regards, six sensibilités, six cultures ? Comment la matière filmée circule, comment s'opèrent les choix de montage, comment alors définir un auteur ?

TRAVAILLEUSES...

CATHERINE EGLOFFE / JINGFANG HAO / LINGJIE WANG /
ANDREA PALADE FLONDOR / SERGE DESIRE OUEDRAOGO /
BOUNA CHERIF FOFANA, 2013, 1h11, FRANCE,
COLLECTIF IMAGES EN TRANSIT

Par un même processus de coopération, 6 artistes et réalisateurs ont élaboré avec des travailleuses de 5 pays des représentations croisées de femmes au travail. Chaque réalisateur a filmé dans son pays : la Chine, la Roumanie, le Burkina Faso, le Mali, et la France.

Parce qu'il partage la culture des femmes qu'il interroge, en respectant le regard de l'autre, donné par les mots, les gestes, l'attitude, ainsi s'éloigne un peu la prise de pouvoir de l'un sur l'autre, on tient à distance le stéréotype, le préjugé ; quelque chose peut advenir dans l'écriture partagée.

À la diversité des lieux et des femmes répond une diversité des artistes. Diversité et points communs d'ailleurs. Il semble intéressant que dans chaque pays, chacun des artistes ait fait des images, questionné, filmé, photographié, documenté. Ce n'est pas un regardeur unique qui a fait le travail d'investigation dans le monde, mais d'emblée c'est un croisement de regards. Il s'agissait de faire œuvre de circulation, avec des

croisements, et des blocages aussi parfois.

Les conditions de travail très différentes pour les artistes comme les ouvrières ont donné des images très différentes. En qualité, en contenu.

Les images et les représentations ont circulé entre nous tous. La langue de ce travail en commun a été le Français. Après la lecture des interviews traduites en français, l'idée d'un livre a germé. Une installation aussi. Un site...

Dans la création collective, il pouvait y avoir le risque d'un brouillage dû à l'absence d'unicité de l'auteur. Mais c'est aussi tout l'intérêt d'expérimenter cette forme, en assumant les différences et les proximités. Nous sommes devenus une sorte d'auteur collectif, avec les tensions et les richesses que cela induit.

Collectif Images en transit,
<http://www.images-en-transit.org>

SALLE 2

20h SÉLECTION PREMIERS FILMS

AMERICAN DREAMER

THOMAS HALEY, 2012, 32 MIN, FRANCE, CERESA FILMS

Julian habite dans une petite ville du nord de la Floride. Après avoir écrit un poème, il prend le bus, direction Ground Zero, afin de commémorer aux côtés de ses compatriotes les attentats du 11 septembre. Thomas Haley filme un patriote ordinaire, désireux d'ancrer son identité dans un projet national en crise, et dresse le portrait nuancé d'un « petit blanc » qui n'a pas renoncé à l'American dream.



AS SHE LEFT

ALEXANDRA KANDY LONGUET, 2012, 38 MIN, BELGIQUE,
MEDIADIFFUSION - IAD

Nouvelle-Orléans, Louisiane : un jour a suffi pour dévaster une ville entière. Un geste de lui a suffi pour la quitter pour une autre femme. Une errance comme un rêve, ou plutôt un cauchemar, dans une ville qui panse ses plaies.

Un voyage parmi les fantômes, mais aussi parmi les vivants, ceux qui ont survécu, ont reconstruit, se sont reconstruits, et se souviennent. Histoires parallèles d'une dépossession, et puis peut-être d'une consolation.



22h SÉLECTION PREMIERS FILMS

À PLEINES DENTS

KEREN BEN RAFAEL, 2013, 52 MIN, FRANCE, PALIKAO FILMS

"Comment mordre la vie à pleines dents alors qu'il m'en manque la moitié ?"

À 22 ans, alors qu'elle aimerait surtout faire la fête, faire l'amour, ou ne rien faire du tout, Keren doit constamment subir des opérations dentaires. Pendant plusieurs mois, elle va filmer sa vie, ses proches et ses dentistes mais aussi la confrontation au regard de l'autre.



EXPÉRIENCE DOCUMENTAIRE JEUNE PUBLIC

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES accueillent à nouveau LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA pour un parcours d'immersion spécifique imaginé à partir de la programmation du festival :

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

Lycéens et apprentis au cinéma en Île-de-France offre aux élèves inscrits dans les lycées et les centres de formation d'apprentis franciliens un accès, en temps scolaire, à des œuvres cinématographiques exigeantes présentées en version originale et en salle de cinéma, leur lieu naturel de diffusion.

Les classes inscrites peuvent bénéficier d'un accompagnement des films, en classe ou en salle, par des professionnels : critiques, scénaristes, monteurs, réalisateurs ...

Cette première approche peut donner lieu à un approfondissement, notamment par l'organisation d'ateliers ou de parcours de cinéma.

Le dispositif propose également des immersions en festival qui sont pour les élèves des temps forts de découverte de films et de rencontres : cinéastes, techniciens, équipes des manifestations.

LES SÉANCES SCOLAIRES
à la médiathèque de Gentilly
et à la Salle des Fêtes de la Mairie de Gentilly
(du 5 au 8 novembre)

JOTHIAMMAL NAGAR

CLAIRE CAHU, 2009, 20 MIN, FRANCE, LA FEMIS

Les habitants du bidonville de Jothiammal Nagar (Madras, Inde) n'ont accès à l'eau que pendant trois heures dans la journée. A l'aube, ils s'organisent pour la collecte autour des pompes publiques du quartier et le stockage de l'eau...

L'ÎLE AUX FLEURS

JORGE FURTADO, 1989, 12 MIN, BRÉSIL, CASA CINEMA

Douze minutes ; c'est le temps durant lequel nous suivons le parcours d'une tomate, depuis sa production dans la plantation de M. Suzuki, jusqu'à son point d'arrivée, à la décharge publique de l'île aux Fleurs. C'est là où les autochtones les plus pauvres fouissent les ordures après les porcs pour y trouver quelque nourriture.



YVETTE

MARIE DE BASSOLE / FERDINAND BASSONO, 2011, 20 MIN,
FRANCE / BURKINA FASO, SON ET IMAGE / ATELIER CAÏCEDRA

Yvette, ou la réalité d'une femme au village de Perkouan (Burkina Faso), dont la condition se révèle à travers ses tâches quotidiennes, son environnement et ses réflexions...



Le Céci est
partenaire du
Festival

Les Écrans documentaires

Un réalisateur en sélection au Festival, édition 2013
bénéficie d'une résidence d'écriture en 2014



RÉSIDENCE
D'ÉCRITURE

MOULIN D'ANDÉ-CÉCI
CENTRE DES ÉCRITURES CINÉMATOGRAPHIQUES

PROCHAIN DÉPÔT
DES DOSSIERS

15 octobre 2014

www.moulinande.com
ceci@moulinande.asso.fr
Tél. +33 (0)2 32 59 70 02



LE PENDULE DE COSTEL

VENDREDI 8 NOV

SALLE 1

19h30 SÉANCE THÉMATIQUE UNE PLACE DANS L'OMBRE

La discrimination que subissent les populations Roms en France est pour le moins inquiétante. Face à la montée des discours irrationnels à leur encontre, qui visent aussi par ricochet d'autres couches de la société toutes aussi fragilisées et isolées, les films de cette séance montrent, chacun avec leur forme propre, que les problèmes rencontrés par certains Roms sont ceux de nos sociétés contemporaines auxquelles ils appartiennent et non, comme le souligne Martin Olivera, « les conséquences (subies ou provoquées) de caractéristiques sociales génériques ».

LE PENDULE DE COSTEL

PILAR ARCILA, 2013, 1H08, FRANCE,
KAMATOMI FILMS / AB JOY PRODUCTION

Des squats marseillais au centre-ville de Lausanne en passant par le village de Manarade en Roumanie, Costel et sa famille, issus de la communauté Roms, se déplacent à la recherche d'un moyen de gagner leur vie. La réalisatrice filme Costel en Super 8 et noir et blanc, Costel filme les siens en vidéo couleur, ils échangent des images et des sons, témoins et acteurs d'un quotidien fait de débrouilles, de croyances et de survie. Le parcours pendulaire de Costel nous parle d'une Europe mise à l'épreuve de ses rêves communautaires, et de sa capacité à soutenir ses minorités les plus démunies.

Entretien avec Pilar Arcila

Le point de départ du film?

Au départ, il y a cette vision d'hommes et de femmes charriant dans des poussettes mille objets glanés dans les poubelles de Marseille. Venant de Colombie, cette image me frappe par sa familiarité puisque depuis longtemps, dans les grandes villes colombiennes la précarité a poussé un grand nombre d'habitants à survivre du recyclage des poubelles. Les croisant régulièrement à Marseille, j'ai voulu savoir qui ils étaient, d'où ils venaient. Une amie parlant roumain qui avait fait un article sur eux m'a présenté Costel et sa famille. Après quelques visites dans leur squat, j'ai proposé à Costel de le filmer dans sa déambulation quotidienne à travers la ville. En proie à une frénésie médiatique qu'ils jugeaient hostile et pesante, Costel et les siens ont apprécié mes premières images muettes en Super 8 noir et blanc. De squat en squat une relation de confiance s'est nouée puis épanouie lors de notre passage dans leur village en Roumanie.

Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Quand j'ai rencontrée Costel et sa famille élargie, ils avaient déjà une pratique de l'auto-filmage et de l'archive familiale grâce au téléphone portable. Peut-être pour compléter

mes propres images en noir et blanc, peut-être par volonté de documenter son quotidien, Costel m'a demandé de lui prêter ma caméra vidéo. Ces images, qui faisaient en premier lieu l'objet de compilations DVD et de vidéo-lettres, se sont imposées comme une source à part entière dans la structure de mon film. Je ne donnais pas d'instructions à Costel et malgré mes invitations il ne voulait pas monter ses images, mais nous sentions tous deux que cet échange pouvait enrichir le film. Quand j'ai découvert les images tournées par Costel du départ nocturne en bus vers la Roumanie, il m'est apparu très clairement qu'elles devaient figurer au montage et dialoguer avec mes images.

Pouvez-vous revenir sur le choix du noir et blanc et le travail du son qui produisent une atmosphère singulière ?

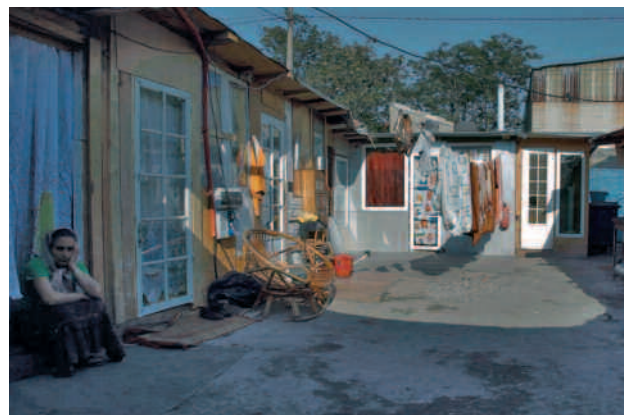
Il s'est imposé dès le début du projet, je voulais échapper aux flux d'images journalistiques, rompre avec le misérabilisme et l'impersonnalité des images vidéo. En Super 8 noir et blanc, les signes de leur précarité s'estompent au profit des présences humaines. Ces images en pellicule constituent une sorte d'archive du présent, une trace de leur passage. Je voulais aussi jouer avec les repères temporels, que les squats et les destructions d'aujourd'hui puissent écho aux bidonvilles et bombardements d'hier. Pour accompagner ses images silencieuses, j'ai souhaité travailler avec un créateur sonore pour composer un son mêlant rumeurs de ville et objets sonores non identifiés. Pali Mersault a répondu à ma demande en proposant une partition sonore rappelant des strates de villes superposées. Le son n'est pas daté, il laisse place comme le Super 8 à l'imaginaire et j'espère, participe à une prise de recul sur la situation des communautés Roms de Roumanie en Europe.

Propos recueillis par Nicolas Feodoroff
dans le cadre du FID Marseille (2013)

LE TERRAIN

BIJAN ANQUETIL, 2013, 43 MIN, FRANCE,
L'ATELIER DOCUMENTAIRE

Un « terrain » à Saint-Denis. Pendant un an, entre deux expulsions, le film suit la vie quotidienne de quelques familles Roms. Peu à peu un monde se recrée, un chez-soi, une intimité, la vie reprend son cours... loin du tumulte de la grande ville.



Débat en présence de Martin Olivera, anthropologue, docteur de l'université Paris Ouest-Nanterre. Il est membre de l'Observatoire européen Urba-rom (fondé en 2009). Il est également formateur en Seine-Saint-Denis auprès des professionnels du secteur social (association Rue et cités).

« (...) Tous les Tsiganes d'Europe ne vivent pas ainsi relégués aux marges des villes et villages, loin de là. Il se trouve simplement que les groupes et personnes identifiés comme Tsiganes, Roms ou Gens du Voyage sont ceux qui, de l'extérieur, correspondent le mieux aux stéréotypes : les plus pauvres d'entre eux ou, parfois, les plus riches... c'est-à-dire, dans tous les cas, qu'ils apparaissent comme (trop) pauvres ou (trop) riches, des « marginaux » jugés problématiques. Voilà comment des observations partielles et partiales ne cessent de confirmer des clichés.

Pour mieux connaître les Roms et Tsiganes, il ne suffit dès lors pas de positiver des stéréotypes négatifs (en les reliant à une altérité radicale mal comprise), ou de faire de ces groupes les éternels « victimes de l'Histoire ». Seule une perspective fondée sur l'idée d'une diversité fondamentale des groupes tziganes permet de s'extraire des pièges à pensée tels qu'ils fonctionnent depuis près de deux cents ans. Partir de l'idée de diversité oblige à prêter attention au contexte historique, social et culturel local, propre à chaque communauté. Et l'on s'aperçoit alors que les destins des uns (Gadjé) et des autres (Tsiganes) sont loin d'être séparés ou naturellement conflictuels : de fait, chaque groupe tzigane est à la fois le produit et le producteur d'une forme d'intégration locale fondamentale, et en aucun cas un ensemble humain hors du temps et du territoire. Hier comme aujourd'hui, à l'est comme à l'ouest de l'Europe, les problèmes de certains Roms et Gens du Voyage sont ainsi les mêmes que ceux des Gadjé avec lesquels ils vivent, et réciproquement. »

ROMS EN (BIDON)VILLES, de Martin Olivera
(éditions Rue d'Ulm, 2011)

SALLE 2

19h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS

YAODONG, PETIT TRAITÉ DE CONSTRUCTION

ÉLODIE BROUSSEAU, 2012, 1H29, FRANCE / CHINE,
ANIMAVIVA / EHSS

En Chine, dans la région du Shaanbei, les yaodong, habitats voués d'origine troglodytes, sont aujourd'hui construits en pierre adossés aux flancs des montagnes. Leur construction s'opère sans plan d'architecte, selon un savoir-faire transmis oralement.



21h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS

LES CHEBABS DE YARMOUK

AXEL SALVATORI-SINZ, 2012, 1H17, FRANCE, ADALIOS /
TASWIR FILMS / MARITIMA TV

Les Chebabs sont un petit groupe de garçons et de filles qui se connaissent depuis l'adolescence. Entre le désir de révolte et la perspective d'une vie bien rangée, les choix sont difficiles ; mais tout l'est plus encore quand on est réfugié palestinien dans le camp de Yarmouk, en Syrie.



Chris Marker, E.C.L.U.S. 56, 1999. © Coll. Centre Pompidou. Direction de la communication et des partenariats, conception graphique: CH. Bényne

16 SEPTEMBRE - 22 DÉCEMBRE 2013

CHRIS MARKER

PLANÈTE MARKER

dans le cadre du Festival d'Automne à Paris et du Mois du film documentaire

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 42^e édition

en partenariat média avec

arte

CINE +

POSITIF
Centre Pompidou - Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

VERTIGO
REVUE DE CINÉMA

inter

Bibliothèque
Centre Pompidou
publique d'information

Centre Pompidou

la Briqueterie

Un nouveau lieu pour la danse !

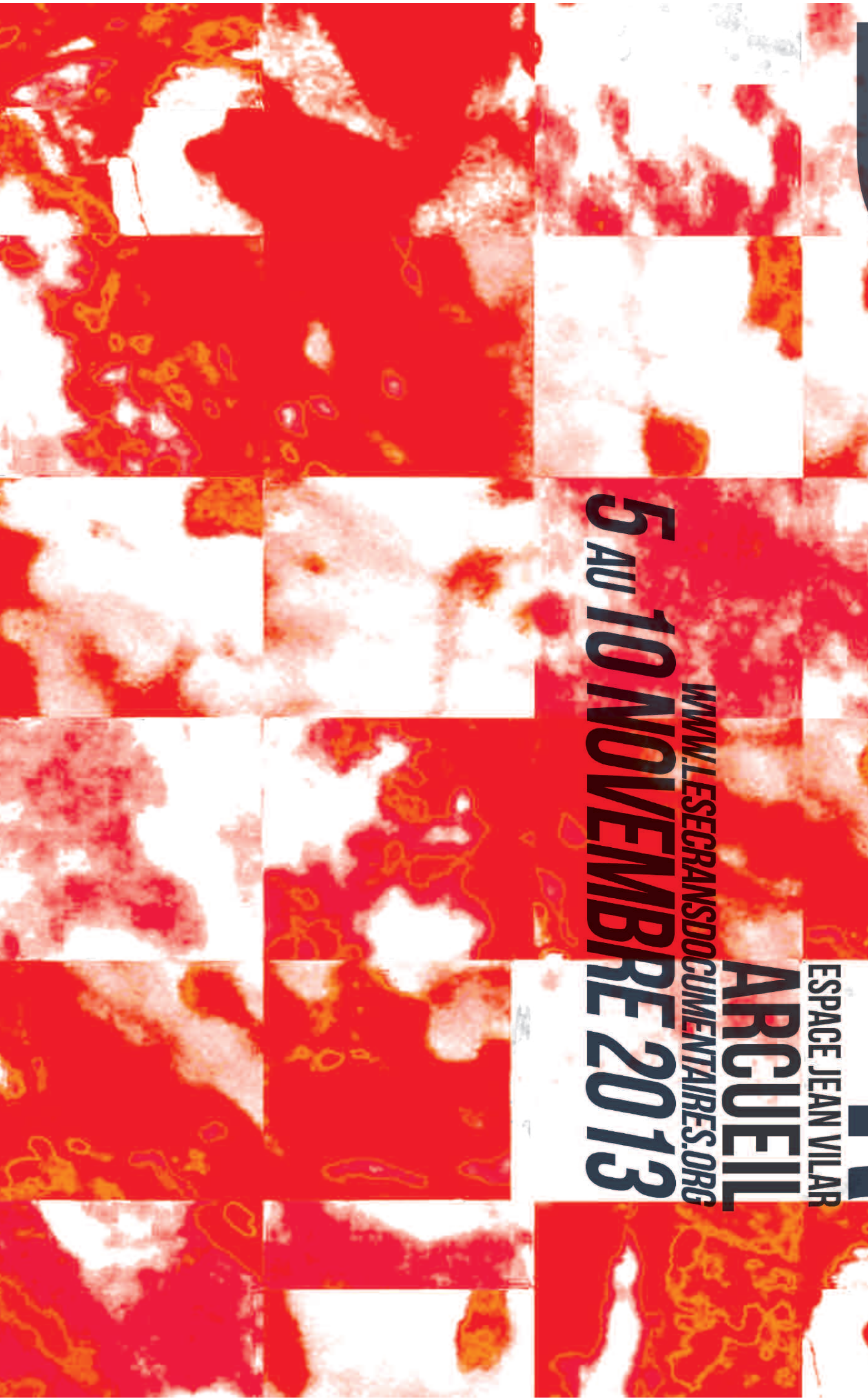
17 rue Robert Deger à Vitry-sur-Seine
www.alabriqueterie.com

ESPACE JEAN VILAR

ARCUEIL

WWW.LESECRANSDOCUMENTAIRES.ORG

5 AU 10 NOVEMBRE 2013



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mars 2013
Culture
Communication

 **MedeFrance**

 **ARCUEIL**
MAIRIE

 **Centilly**

 **VAL de
MARNE**
Conseil général



LES

CO

ME

NT

VA

RI

IN

CO

PR

VA

NS

SALLE 1

14h SÉANCE THÉMATIQUE ATOM HEART MOTHER ?

Minamata, Three Mile Island, Seveso, Tchernobyl : l'inventaire des catastrophes environnementales liées ou non au nucléaire est hélas conséquent. Dans cette liste, le Japon occupe une bien triste place qui le situe tout en haut. L'accident survenu à la centrale nucléaire de Fukushima-Daiichi au mois de mars 2011 dépasse l'entendement. Deux ans et demi après l'explosion des réacteurs, le problème des eaux contaminées par la radioactivité reste entier et n'est toujours pas réglé.

Que peut le cinéma face à de tels cataclysmes ?

Offrir, peut-être, *une surface de réparation* qui ne cède rien, ou le moins possible, à la beauté vénéneuse des ruines ; ouvrir, malgré tout, un espace de paroles pour ne pas céder au découragement et à l'impuissance.

PRIPYAT

NIKOLAUS GEYRHALTER, 1999, 1H40, AUTRICHE,
GEYRHALTER FILMPRODUKTION

Située à cinq kilomètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl, au centre de la zone radioactive qui s'étend de l'Ukraine à la Biélorussie, l'agglomération de Pripyat est devenue une ville fantôme, tenue sous haute surveillance. La plupart des villages voisins ont été évacués. Pourtant, personnel de surveillance, chercheurs, travailleurs du nucléaire et médecins continuent à fréquenter ce site. Comment survivent-ils dans ce lieu ?

Le film arpente le paysage industriel contaminé par la radioactivité, danger invisible et omniprésent. Avec des propos et des images souvent surréalistes, il nous présente des résidents qui décrivent leur vie quotidienne dans la «Zone», au risque de leur santé et de leur vie. Il nous permet aussi de mesurer toute l'étendue du désastre écologique causé par l'accident de Tchernobyl.

LE MONDE APRÈS FUKUSHIMA

KENICHI WATANABE, 2012, 1H17, FRANCE, KAMI
PRODUCTIONS / ARTE FRANCE

Avec la catastrophe de Fukushima, c'est le symbole de la révolution énergétique du XX^{ème} siècle qui s'est effondré. Ce désastre environnemental et humain a cristallisé toutes les angoisses de la planète, révélant toutes les contradictions d'un système mal maîtrisé.

Film choral, LE MONDE APRÈS FUKUSHIMA fait entendre les voix des témoins de Fukushima et les paroles de politologues, de philosophes, d'écrivains. Grande enquête sur l'état de notre civilisation, sur la notion de désastre, la civilisation nucléaire, la responsabilité de l'homme, de l'Etat, il pose une question brûlante : comment va se dessiner le monde d'après ?

4 BÂTIMENTS FACE À LA MER

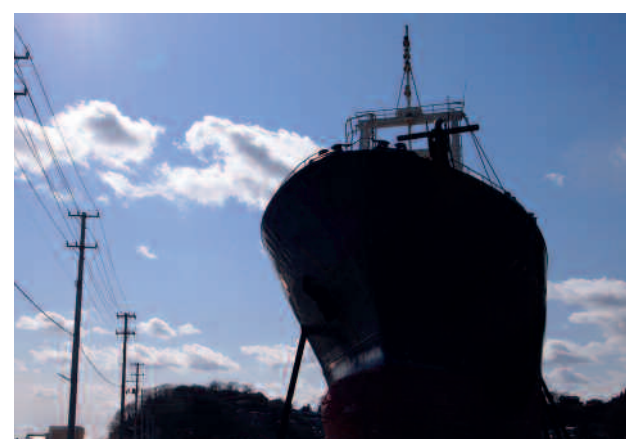
PHILIPPE ROUY, 2012, 47 MIN, FRANCE, AUTOPRODUIT

En juin 2011, trois mois après la catastrophe, l'exploitant de la centrale nucléaire de Fukushima a installé une livecam sur le site. Accessible librement sur Internet, ce plan fixe ininterrompu est devenu la matière exclusive du film de Philippe Rouy. La seule force du montage transforme la transparence factice de ces images de propagande en séquences spectrales à l'atmosphère post-apocalyptique. Ainsi naît un film radical qui nous fait éprouver concrètement le temps de l'après-catastrophe et pose quelques questions simples et cruciales : dans le monde de l'accident généralisé, qui reste indemne de la catastrophe ? Comment témoigner d'un mal invisible ? Et comment retourner contre ses promoteurs la caméra qui prétend neutraliser tout discours sur l'accident nucléaire ?

Débat en présence d'Yves Lenoir, président de l'association « Enfants de Tchernobyl Belarus », avec la participation du réseau « sortir du nucléaire ».



LE MONDE APRÈS FUKUSHIMA



4 BÂTIMENTS FACE À LA MER



20h30 PALMARÈS / AVANT-PREMIÈRE

L'ESCALE

KAVEH BAKHTIARI, 2013, 1H40, SUISSE / FRANCE,
LOUISE PRODUCTIONS / KALEO FILMS

Dans le petit appartement d'Amir, à Athènes, ils sont une dizaine de clandestins iraniens à cohabiter. Pour eux, la Grèce n'est qu'une étape avant de repartir pour d'autres pays occidentaux et la promesse d'un avenir meilleur. Mais pour cela il faut attendre l'occasion, les papiers ou le passeur qui leur offrira une chance d'atteindre une autre vie. Alors ils restent là, à cuisiner, discuter ou se chamailler, réunis par l'espoir d'atteindre un jour l'Europe, ce continent rêvé qu'ils voient briller dans la phosphorescence d'un passeport...

À la frontière entre la Grèce et la Turquie, une barrière de 11 kilomètres se dresse depuis décembre 2012. Elle s'élève à 3 mètres côté grec, 2 mètres côté turc, des barbelés occupent l'espace d'un mètre qui sépare les deux grillages, et elle est flanquée de 25 caméras thermiques et de miradors. Sa construction a coûté 3,2 millions d'euros au gouvernement grec, sans la moindre participation de l'Union Européenne. Le parti néonazi *Aube Dorée* juge que ce barrage ne suffit pas : il veut qu'un champ de mines boucle la frontière. Désormais, les immigrés tentent le passage par le fleuve Evros, tout proche mais beaucoup trop dangereux. Un cimetière de migrants a été aménagé dans les environs. Trois cents monticules de terre anonymes s'y alignent depuis quatre ans...

Tandis que murs et grillages poussent comme des champignons, d'autres murailles, invisibles celles-là, sont installées pour empêcher les émigrants indésirables de franchir la ligne de démarcation entre prospérité et pauvreté. Ou pour les jeter dehors s'ils y parviennent quand même. Pour ceinturer l'Union Européenne et préserver son territoire, des systèmes d'identification ont en effet été mis en place dès 2003. Avec S.I.S. (pour *Système d'Information Schengen*), banque de données européennes de recherches, et Eurodac, banque de données comportant les empreintes digitales, les mailles du filet se sont resserrées.

Une fois refoulés, expulsés ou simplement fichés dans la « liste noire », les migrants n'ont plus beaucoup de chance de passer entre les gouttes, que ce soit pour tenter de franchir la frontière de l'espace Schengen comme pour circuler à l'intérieur de l'Europe. Le moindre contrôle peut les ramener à la case départ. Plus que jamais, la frontière est la traduction spatiale d'une délimitation sociale.

Propos de Françoise Deriaz. Source chiffrée : Stéphane Rosière, géographe, France Culture, 20 juin 2012



SALLE 2

14h SÉLECTION PREMIERS FILMS

LES ÂMES DORMANTES

ALEXANDER ABATUROV, 2013, 52 MIN, FRANCE,
PETIT À PETIT PRODUCTIONS / À VIF CINÉMA

Atchinsk, 4000 km de Moscou. Dans un foyer d'habitation à l'extrémité de cette ville de Sibérie, les habitants se croisent dans l'escalier, peu enclins à parler de la campagne en cours pour l'élection du prochain président. Dehors la ville vit au rythme du froid, seul le son de la radio se fait l'écho des manifestations anti-gouvernementales de la capitale. Ces images d'une ville endormie se mêlent à celles de militants-salariés du parti de Poutine.



NARMADA

MANON OTT / GREGORY COHEN, 2013, 43 MIN, FRANCE,
TS PRODUCTIONS

Tourné avec des pellicules Super 8, le film se présente comme un voyage, une rêverie le long du fleuve Narmada en Inde, entre les mythes du progrès et les mythes du fleuve.

« Les barrages seront les temples de l'Inde moderne » proclamait Nehru à l'indépendance du pays. Bientôt, l'un des plus importants complexes de barrages conçus à ce jour sera achevé sur la Narmada. Une lutte sociale s'organise. Nous voyageons sur le fleuve jusqu'à l'océan, à la rencontre des habitants, des croyances et des imaginaires qui cohabitent et s'opposent dans cette vallée en pleine transformation.



16h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS

J'AI L'HONNEUR DE

CAROLINE PARIETTI, 2013, 58 MIN, FRANCE, CREADOC

« Il y a un jour une femme, qui vient frapper à une porte. Où donc était le camp, demande-t-elle. Je ne sais pas, madame. De quel camp parlez-vous ? » Sous les talus élégants se cachent tous les souvenirs des hommes. À Angoulême, certains se rappellent, et d'autres pas. Sonia, Micheline et René racontent ce que les archives poussiéreuses gardent pour elles. À Angoulême, les nomades de jadis ont tant de souvenirs enfouis sous les paysages de la ville.



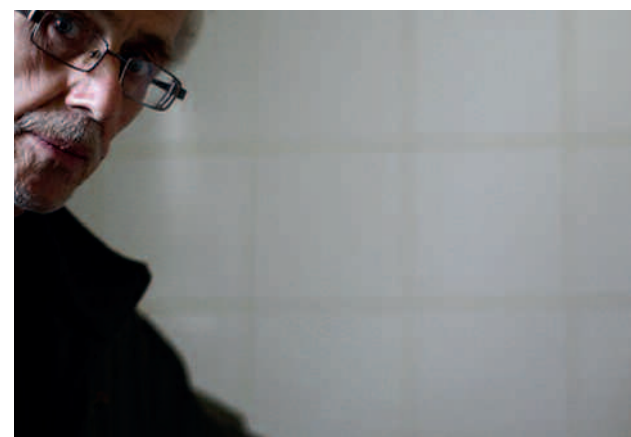
18h SÉLECTION PREMIERS FILMS

EN FACE

JEANNE VAILLANT, 2013, 16 MIN, FRANCE,
ECOLE DOCUMENTAIRE DE LUSSAS

« J'ai rencontré Jacques en décembre, il remontait son laboratoire photo, ça faisait quinze ans qu'il n'en avait plus fait. De ce désir de reprendre possession de quelque chose m'est apparue une belle victoire de la vie. J'ai plongé avec lui dans ses images, cherchant celles qui pouvaient le raconter. »

Jeanne Vaillant



O SABOR DO LEITE CREME

HIROATSU SUZUKI / ROSSANA TORRES, 2012, 1H14,
PORTUGAL, ENTRE IMAGEM

Deux sœurs de 96 et 98 ans vivent dans une vieille maison, située en face de l'école dans laquelle elles ont enseigné, au centre du Portugal. Leur vie quotidienne sereine et paisible s'organise au jour le jour, peuplée par leurs souvenirs et leurs menues tâches ménagères. Mais avec la vieillesse, la maladie arrive, sans prévenir.



SALLE 1

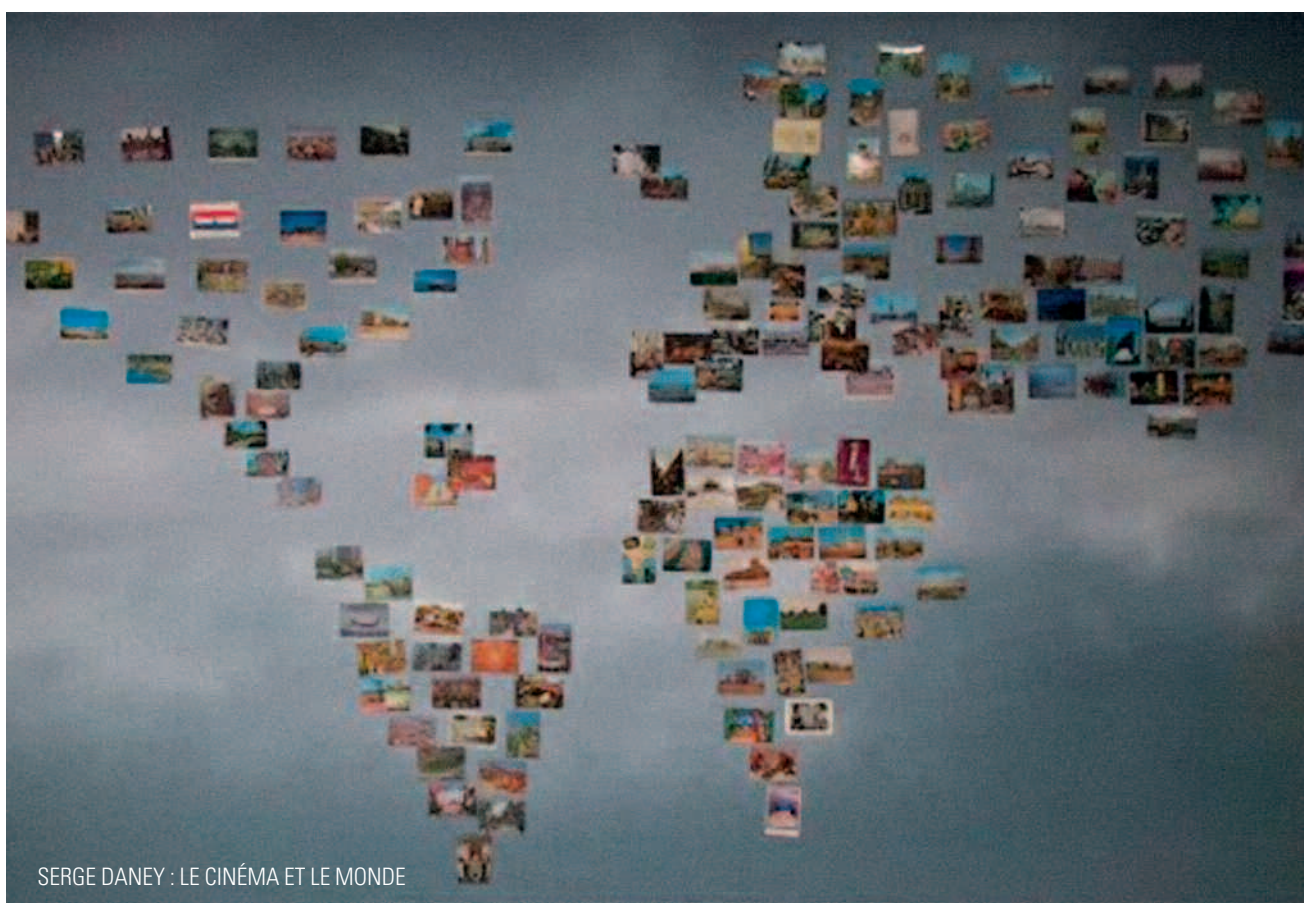
14h30 SÉANCE THÉMATIQUE MY COUNTRY IS CINEMA

Précédée, en amorce sensible, de la cartographie amoureuse et tourmentée d'un ciné-fils bien connu des cinéphiles, cette séance visite la maison-cinéma de Béla Tarr et d'Andreï Tarkovski. Si les deux documentaires ici réunis dévoilent chez les deux hommes un certain nombre de convergences et de voisinages esthétiques (notamment des liens serrés avec la peinture), ils soulignent aussi des différences de sensibilité (rapport à la religion ; vision de la condition humaine). Dans tous les cas, il s'agit de rappeler combien l'art « aide à développer et à maintenir vivante une part importante de notre expérience en tant qu'êtres humains » (Jonas Mekas).

SERGE DANEY : LE CINÉMA ET LE MONDE

SERGE LE PERON, 2012, 1H20, FRANCE,
LES FILMS D'ICI / INA

Serge Daney fut successivement critique et rédacteur en chef des CAHIERS DU CINÉMA dans les années 60 et 70 puis critique à LIBÉRATION avant de fonder quelques mois avant sa mort la revue TRAFIC. A travers le dialogue instauré entre quelques cinéastes d'aujourd'hui et la pensée de Serge Daney sur les sujets les plus divers, le film est la reconstitution du regard d'un cinéphile sur le monde et la confrontation avec notre temps.



SERGE DANEY : LE CINÉMA ET LE MONDE



TARR BÉLA, I USED TO BE A FILMMAKER

JEAN-MARC LAMOURE, 2013, 1H28, FRANCE, MPM FILM

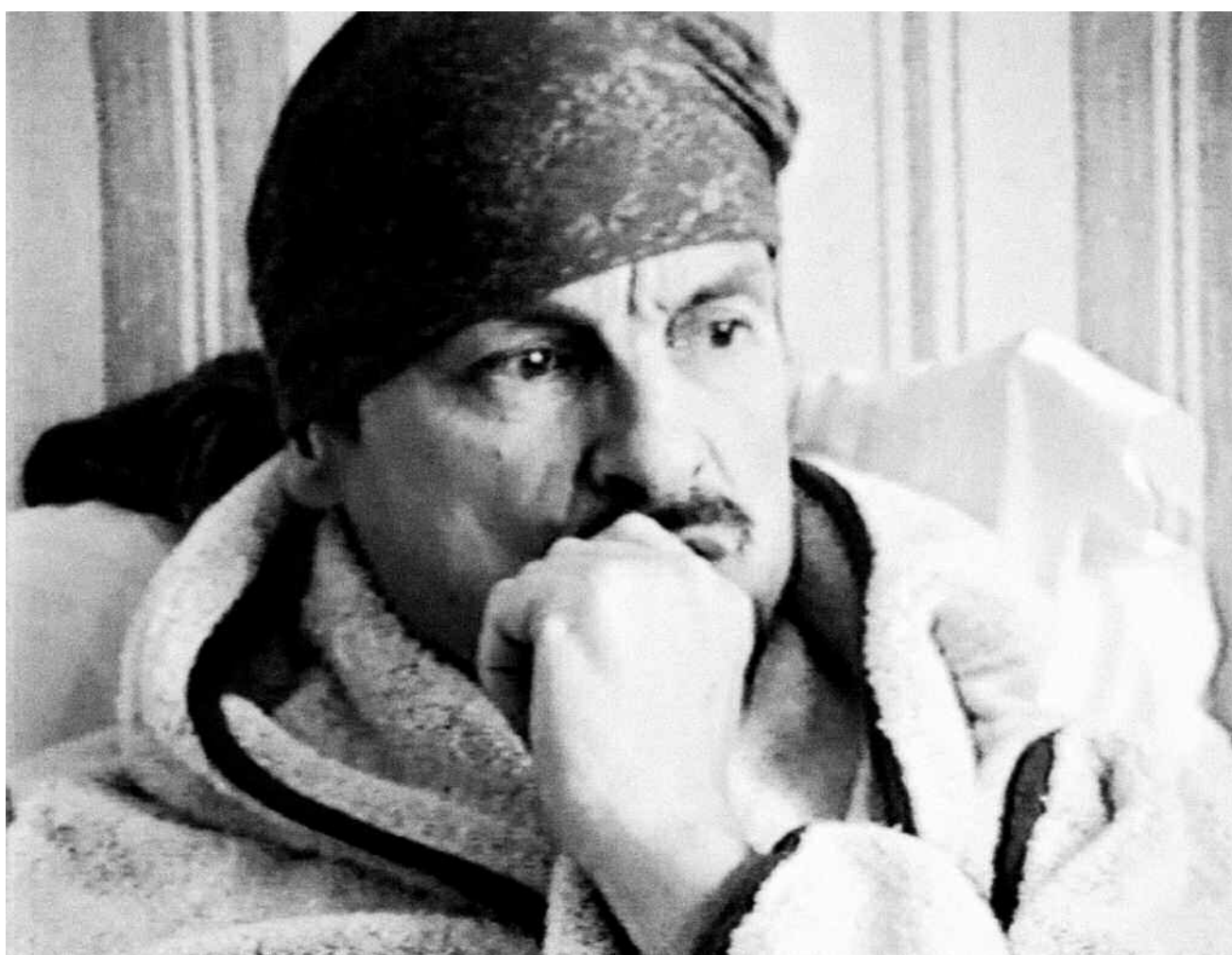
Maître méconnu du cinéma contemporain, Béla Tarr réalise entre 2008 et 2011 LE CHEVAL DE TURIN qu'il annonce comme son dernier film. S'appuyant sur des images d'archives réalisées durant le tournage de cet ultime opus, ce documentaire propose une rencontre avec le cinéaste hongrois entouré de ses complices de création avec qui il travaille depuis trente ans. Au présent d'un contexte sociopolitique hongrois extrêmement préoccupant, ce film questionne le renoncement d'un artiste à créer, et son besoin viscéral de lutter.

entretien avec Jean-Marc Lamoure ci-contre

UNE JOURNÉE D'ANDREÏ ARSENEVITCH

CHRIS MARKER, 1999, 55 MIN, FRANCE, AMIP / INA

1987 : la famille d'Andreï Tarkovski, retenue depuis cinq ans en URSS par les autorités, obtient une autorisation de sortie pour rejoindre le réalisateur exilé, gravement malade, proche de la fin. Chris Marker entrelace cette scène éprouvante d'images plus anciennes du cinéaste au travail et d'extraits de ses films. Il se fait le guide, le STALKER agile de cette zone mouvante, dangereuse et mystique qu'est l'œuvre de Tarkovski.





Pourquoi avoir décidé de réaliser un portrait du cinéaste hongrois Béla Tarr ?

Je n'ai pas décidé de faire un portrait de cinéaste mais plutôt de proposer une entrée face à une image du monde dans laquelle je m'épanouis, une vision crue de la condition humaine où lucidité rime avec dignité. La forme du portrait, à l'image du film de Jean Epstein LA CHUTE DE LA MAISON USHER (1928), me semble assez mortifère : à mesure que le portrait avance, son sujet dépérit.

Quels liens avez-vous avec lui et son œuvre ?

J'ai rencontré Béla Tarr et son œuvre il y a une douzaine d'années lors d'une projection du film SÁTÁNTANGÓ (1994) à Paris. Un film "d'outre foi" dans lequel les habitants d'une ferme collective abandonnée par l'État hallucinent le son d'une église qui n'a plus de clocher. Peut-être que les mots de László Krasznahorkai, qui a écrit le roman dont s'inspire le film, avaient quelque chose à voir avec un moment historique. Pour moi, il s'agit d'un endroit post-nationaliste et post-religieux, où une pensée déterritorialisée et non narrative peut s'émanciper. Je suis le petit-fils d'un forgeron et cela joue sans doute sur ma façon d'appréhender Béla et son œuvre. L'envie de faire ce film tient alors au fait de vouloir faire sortir cette image du monde des cercles cinéphiliques. J'ai voulu, peut-être naïvement, que les gens que filme Béla voient ses films. Au-delà de la maestria cinématographique, il me semblait nécessaire de réancrer les images de Béla dans la boue dans laquelle pataugent ses personnages et le plus grand nombre des habitants de cette planète. Enfin, aller vers Béla, c'est aller vers un maître et n'ayant pas fait d'école de cinéma, c'est aussi une façon de se former et de mesurer cette chose simple, l'homme et l'œuvre ne font pas systématiquement corps. C'est à l'œuvre que je me suis soumis, pas à l'homme.

TARR BÉLA, I USED TO BE A FILMMAKER a été réalisé à un tournant de sa carrière, pendant son dernier film, LE CHEVAL DE TURIN (2011), pourquoi avoir choisi de l'accompagner sur ce tournage ?

Le projet que j'ai proposé à Béla en février 2007 était de réaliser un film de famille en temps de paix, c'est-à-dire entre deux tournages. Après la fin complexe de L'HOMME DE LONDRES et sa sortie à Cannes, Béla s'est très rapidement remis au travail sur LE CHEVAL DE TURIN qu'il annonçait effectivement comme son dernier film. À la lecture du scénario, il était difficile d'en douter et ma position auprès de Béla et des siens me permettait de pouvoir espérer les filmer au travail, ce qui n'a jamais été fait sérieusement. À ce moment charnière de mon projet, j'ai alors rencontré Marie-Pierre Macia et Juliette Lepoutre, coproductrices du CHEVAL DE TURIN, qui m'ont encouragé dans cette voie avant de s'engager dans la production de mon film. Avec la complicité de Yann-Eryl Mer, assistant de Béla et partenaire de

réalisation sur mon documentaire, j'ai tenté de filmer ce temps de création collective comme un rituel tendant à mettre les acteurs comme l'équipe technique dans l'état de fatigue et de renoncement des personnages du film. Il s'agit alors d'une chorégraphie rurale pour deux acteurs, une caméra et un cheval. Pour être complet, il faut dire aussi que Béla ne croit pas une seconde dans l'aspect véridique du documentaire. Il a donc fallu chercher et attendre un endroit où il puisse jouer pleinement son rôle de cinéaste et c'est ce qui s'est passé en temps de tournage.

Vous présentez le cinéaste au travail, sa mise en scène, sa direction d'acteur et la fabrication de ses « effets spéciaux », en alternance avec les extraits du film qui en résultent, pourquoi ce choix ?

À l'expression « special effect », on pourrait opposer chez Béla Tarr celle de « real effect » et je vois son travail comme une fabrique du réel. Aussi, conclure de longs temps de recherche, de mise en place et de répétition par leurs résultats filmés est une façon de décrire cette fabrique d'image de notre monde. Par ailleurs, j'ai eu envie de jouer sur le contraste entre le chaos sonore du tournage et l'épure du plan obtenu, entre la débauche d'énergie et de machine et la limpidité de la situation filmée. Les autres extraits des films de Béla proviennent de SÁTÁNTANGÓ et des HARMONIES WERCKMEISTER. Ils sont montés en rimes visuelles ou thématiques avec les propos des membres de la famille de tournage de Béla.

En effet, vous conviez certains membres de cette famille en particulier.

Lors de mes premiers temps de tournage en Hongrie, j'ai lancé de nombreuses pistes avec différents partenaires de création de Béla, le sculpteur Gyula Pauer, décorateur et barman dans de nombreux films de Béla ou encore le champion de canoë, Tamás Wichmann qui apparaît dans les HARMONIES WERCKMEISTER. Il y avait des résultats variables et aussi des portes qui ne s'ouvriraient pas. Quand le tournage du CHEVAL DE TURIN a commencé, j'ai mesuré, en intégrant l'équipe avec Yann-Eryl Mer, qu'il s'agissait en quelque sorte des rescapés de SÁTÁNTANGÓ. Cela a permis de resserrer mon champ d'investigation et de me concentrer sur la relation entre ces deux films.

Les séquences en Super 8, des réflexions du cinéaste sur son art, proviennent-elles d'un entretien ?

Les paroles de Béla proviennent d'une tentative de mise en scène de conversation entre Yann-Eryl Mer et Béla Tarr. Avec Yann-Eryl, on a essayé de se dédoubler et de s'inspirer de la relation qu'entretenaient Robert Kramer et son Doc. D'autre part, Béla nous avait suggéré de nous rendre sur les sites de tournage de SÁTÁNTANGÓ pour confronter leur réalité à ce qu'il en a filmé. Nous sommes partis nous perdre dans la grande

plaine hongroise, nous avons projeté SÁTÁNTANGÓ sur son site principal de tournage et nous avons rencontré les habitants de ces fermes isolées. C'est dans ces espaces que j'ai tourné la plus grande partie des images Super 8 qui ont pu ensuite accueillir les voix de Béla. C'est aussi dans ces lieux que j'ai pensé à convier le musicien Akosh S. pour composer un bourdon, une sorte de musique de tête qui soutienne la voix de Béla et témoigne de mon propre état d'esprit.

Comment avez-vous envisagé la structure générale du film et le montage ?

Après cinq ans d'allers et retours entre Marseille et Budapest, trois hivers et trois printemps sur le tournage du CHEVAL DE TURIN... J'ai accumulé quelque chose comme 140 heures de rushes dont le montage a nécessité cinq mois à temps plein. Avec la première monteuse, Anne Lacour, nous avons d'abord rangé mon "grenier à images" et tenté de comprendre ce que nous disaient ces longs plans-séquences de travail collectif sur le CHEVAL DE TURIN. J'ai poursuivi le travail avec Nadia Ben Rachid en construisant une trame chronologique autour du temps de la réalisation de ce film, ponctué par les méditations de Béla Tarr sur les images Super 8 et les rencontres avec certains de ses complices de création. Pour finir, j'ai travaillé seul et sur les conseils de Béla qui m'invitait à mieux rendre compte de l'enfer qu'a été le tournage de son dernier film. Je voulais un film sobre qui concentre l'attention sur ce petit théâtre de la création cinématographique et on a donc cherché une structure (le temps d'un tournage) et des gestes de montage assez simples pour rendre hospitalier cet endroit de cinéma qui ne l'est pas forcément.

Comment avez-vous travaillé le son du film avec Frédéric Salles ?

C'est un ami et un complice de réalisation sur différents projets. Pour ce documentaire, il est intervenu sur le dernier temps de tournage, après la fin du CHEVAL DE TURIN, ainsi que sur le montage son. Comme j'ai beaucoup travaillé seul, image et son synchrone perché sur la caméra, on a re-parcouru ensemble tous les sites dans lesquels j'avais tourné afin d'en reconstruire le paysage sonore. Je voulais qu'on puisse s'installer dans le périmètre sonore des personnages du film et que l'on arrive à distinguer les lieux par leurs sons. Dans la plaine hongroise, les sons fusent, rien ne les arrête, on entend un troupeau de moutons à dix kilomètres...

Propos recueillis par Olivier Pierre dans le cadre du FID Marseille (2013)



16h SÉLECTION PREMIERS FILMS
REPRISE FILM PRIMÉ

18h SÉANCE THÉMATIQUE
DES LUCIOLES DANS LES TÉNÉBRES

Dans la continuité des programmations initiées depuis trois ans autour de la danse, les documentaires de Laurent Aït Benalla et Richard Frank présentés dans cette lucarne exposent l'émergence de mondes constitués de purs mouvements. Au-delà des genres et des formes radicalement différents, les chorégraphies d'Abou Lagraa et de Ko Murobushi - ancien élève de Tatsumi Hijikata, l'inventeur du *Butô* - produisent un ensemble de postures et d'intensités variables à l'intérieur desquelles le temps semble parfois étrangement suspendu. C'est cette traduction d'effleurement, de remous ou de dépôt du corps qu'enregistrent les images, à la croisée du cinéma direct, de la performance et des arts plastiques.

Ô MON CORPS !

LAURENT AÏT BENALLA, 2012, 1H10, FRANCE, SLAB

À Alger, Abou et Nawal Lagraa travaillent à la formation de la première cellule de danse contemporaine du pays. Ce projet, conçu comme un pont culturel méditerranéen, rassemble 10 danseurs, pour la plupart autodidactes. Ensemble ils donnent naissance à NYA, chorégraphié par Abou Lagraa, où le *BOLÉRO DE RAVEL* et la voix de Houria Aïchi se rencontrent pour la première fois. Après plusieurs mois de travail, au soir de la première mondiale à Alger, ces jeunes danseurs entrent dans la lumière de la scène comme on vient au monde.



Ô MON CORPS !



TOUJOURS MORT, ENFIN VIVANT

RICHARD FRANCK, 2012, 52 MIN, FRANCE,
 ATOPIC / GROUPE GALACTICA / VOSGES TELEVISION / TLSP

Ko Murobushi incarne l'esprit du *Butô*. Il n'y a pour lui que trois événements : mourir, renaître et se transfigurer. Le *Butô*, pratique rebelle et décadente, est l'art où le corps danse l'âme comme un éternel recommencement. Il se vit ici sur fond d'apocalypse post-nucléaire.





INFORMATIONS PRATIQUES

L'ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR - 1, RUE PAUL SIGNAC - 94110 ARCEUIL

TARIFS

PLEIN TARIF : 5,20 €

TARIF RÉDUIT (étudiants, retraités, chômeurs) : 4,75 €

PASS FESTIVAL : 20 € / TR 15 €

PASS WEEK-END : 10 € / TR 8 €

CINÉ-CONCERT (INCLUS « L'ÉNIGMATIQUE HISTOIRE DE B. TRAVEN ») : 8 €

Légère restauration possible sur place

VENIR EN VOITURE depuis la Porte d'Orléans (10mn) : Prendre l'Avenue Aristide Briand (D920) et continuer toujours tout droit, vous traversez Montrouge et Bagneux. Au niveau du n°100 de l'avenue Aristide Briand à Bagneux, tourner à gauche dans l'Avenue Carnot (D57), continuer sur 400m et tourner à gauche juste après la voie ferrée : vous êtes dans la rue du Docteur Gosselin. Pour vous rendre à l'ESPACE JEAN VILAR (à 500m) : continuer tout droit sur la rue du Dr Gosselin puis sur la rue du 8 mai 1945 et tourner à droite dans la rue Paul Signac.

VENIR EN RER B (ZONE 3) : descendre à la station Arcueil-Cachan (à 15 minutes du centre de Paris) et prendre la sortie Rue du Docteur Gosselin L'ESPACE JEAN VILAR est à 5 minutes à pied, suivre le fléchage.

VENIR EN BUS : n°187 (arrêt « Cachan RER ») et n°162 et 184 (arrêt « Cité Jardins »)

AUTRES LIEUX :

MÉDIATHÈQUE DE GENTILLY - 3 RUE DE LA DIVISION DU GAL GECLERC - 94250 GENTILLY

Renseignements : 01 46 64 65 93

www.lesecransdocumentaires.org

GÉNÉRIQUE

ASSOCIATION SON ET IMAGE

BUREAU DE L'ASSOCIATION

Président : Fabien Cohen

Vice-présidente : Anne Toussaint

Trésorier : Lionel Lechevalier

Secrétaire : Dominique Moussard

Créée en 1985, l'association organise le festival LES ECRANS DOCUMENTAIRES. Elle a produit une dizaine de courts-métrages documentaires (Denis Gheerbrant, Jean-Daniel Pollet, Luc Moullet, Stephan Moskowicz, Arthur Mac Caig...). Elle propose et organise des sessions de formation, d'initiation ou de découverte du film documentaire de création pour les scolaires, le jeune public, et les enseignants, bibliothécaires, animateurs et programmeurs jeune public. L'association propose également du conseil en programmation et l'organisation de soirées thématiques. Depuis 2005, elle développe une série d'ateliers ancrés dans le Val-de-Bievre dont le but est de fabriquer collectivement des films documentaires, des « films individuels de groupe » par lesquels leurs auteurs auront tenté de (re)construire eux-mêmes leur propre image. En 2008, SON ET IMAGE se lance à nouveau dans la production de films documentaires.

LES ECRANS DOCUMENTAIRES

Bureau du festival
23, rue Emile Raspail
Cité Raspail – Bâtiment 1B
94110 Arcueil
01 46 64 65 93
infos@lesecransdocumentaires.org
www.lesecransdocumentaires.org

L'ÉQUIPE DU FESTIVAL

Programmations thématiques : Eric Vidal
Sélection premiers films : Manuel Briot, Aminatou Echard, Sabrina Malek, Boris Mélinand, Eric Vidal
Avant-premières : Dominique Moussard, Anne Toussaint, Eric Vidal
Débats publics : Fabien Cohen, Dominique Moussard, Joëlle Van Effenterre
Programmation scolaire : Manuel Briot, Isabelle Clément-Albignac
Coordination : Manuel Briot
Chargé de communication : Arnaud Kerneur
Suivi de programmation : Claire Echelard
Graphiste : Laurence Hartenstein
Webmaster : Cédric de Mondenard
Et un grand merci à tous les bénévoles...

JOURNAL PROGRAMME

Réalisation : Manuel Briot, Éric Vidal
Documentation, iconographie et secrétariat de rédaction : Claire Echelard, Arnaud Kerneur
Graphisme : Laurence Hartenstein, www.lohart.fr
Impression : Rotimpres

L'ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR

1 rue Paul Signac
94110 Arcueil
01 41 24 25 55

Direction : Dominique Moussard

Administration : Rosy Joubier

Accueil : Michel Bulawa, Habib Fadlaoui

Technique : Antoine Blin, Denis Krawczyk, Marc Pouillon, Dominique Vincent

Avec la collaboration de la ville d'Arcueil

REMERCIEMENTS

Services municipaux d'Arcueil, Association centre culturel de Gentilly, Olivier Bruand (Conseil Régional d'Ile-de-France), Sylvie Segal et Nathalie Delengeas (Conseil général du Val-de-Marne), Céline Bourdon, Isabelle Clément-Albignac (Service culturel de Gentilly), Tifenn Martinot-Lagarde, Cyril Cornet (Drac Ile-de-France), Nathacha Juniot (ACRIF), Cédric de Mondenard, Lionel Lechevalier, Pascal Leobet (RATP), Emmanuel Valette, Cédric Jouan, Jean-Marc Lamoure, Pilar Arcila, (AB JOY productions), Martin Olivera, Géraldine Amgar (La Femis), Mickael Damperon (Atelier Caicedra), Christine Watanabe (Kami Production), Laurent Ait Benalla (Slab), Fabienne Aguado (CECI - Moulin d'Andé).

Tous les réalisateurs et bénévoles présents

INDEX

DES PRODUCTIONS ET DISTRIBUTIONS

AB JOY PRODUCTION
abjoyprod@gmail.com
06 81 60 70 93

ADALIOS FILMS
adalios@adalios.com

ANIMAVIVA PRODUCTIONS
contact@animaviva-prod.com

ASSOCIATION SON ET IMAGE
m.briot@lesecransdocumentaires.org
01 46 64 65 93

ATELIER CAÏCEDRA
www.ateliercaicedra.org

ATOPIC
atopic@atopic.fr
01 44 83 97 85

CASA DE CINEMA
casa@casacinepoa.com.br
+55 51 231 96 48

CERESA FILMS
adriana@ceresa-films.com

COLLECTIF IMAGES EN TRANSIT
contact@images-en-transit.org
03 83 31 32 60

CREADOC
05 45 38 65 76
creadoc@univ-poitiers.fr

ECOLE DOCUMENTAIRE DE LUSSAS
04 75 94 05 31
ecoledocumentaire@lussasdoc.org

ENTRE IMAGEM
+351 963495530
hiroatsusuzuki@gmail.com

EPICENTRE FILMS
info@epicentrefilms.com
01 43 49 03 03

GEYRHALTER FILMPRODUKTION
info@geyrhalterfilm.com
+43.1.40.30.162

HEVADIS FILMS
hevadis@free.fr
06 51 15 95 93

IMAGES DE LA CULTURE (CNC)
idc@cnc.fr
01 44 34 35 05

KAMI PRODUCTIONS
christinewatanabe@kamiproductions.fr
01 48 25 40 12

L'ATELIER DOCUMENTAIRE
atelierdocumentaire@yahoo.fr
05 57 34 20 57

LA FEMIS
festival@femis.fr

LES FILMS D'ICI
courrier@lesfilmsdici.fr
01 44 52 23 23

MEDIADIFFUSION
diffusion@iad-arts.be

MPM FILM
info@mpmfilm.com

PALIKAO FILMS
contact@palikaofilms.fr

PETIT À PETIT PRODUCTIONS
01 42 55 24 55
petitapetit@no-log.org

REVOLT CINEMA
kingoutlaw@noos.fr

SLAB
contact@slab-net.com
06 23 54 48 85

TS PRODUCTIONS
01 53 10 24 00
tsproductions@tsproductions.net

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

5 ► 10
NOVEMBRE

2013

ARCUEIL

MERCREDI 6 NOVEMBRE

Salle 1

19h Débat public
L'éducation à l'image

20h30 Ouverture / Avant-première
HOLY FIELD HOLY WAR Lech Kowalski

JEUDI 7 NOVEMBRE

Salle 1

19h Débat public
La jeune création

20h30 Avant-première
TRAVAILLEUSES... Collectif Images en transit

Salle 2

20h Sélection Premiers Films
AMERICAN DREAMER Thomas Haley
AS SHE LEFT Alexandra Kandy Longuet

22h Sélection Premiers Films
À PLEINES DENTS Keren Ben Rafael

VENDREDI 8 NOVEMBRE

Salle 1

19h30 Séance thématique :
Une place dans l'ombre
LE PENDULE DE COSTEL Pilar Arcila
LETERRAIN Bijan Anquetil

Salle 2

19h30 Sélection Premiers Films
YAODONG, PETIT TRAITÉ DE CONSTRUCTION
Elodie Brosseau

21h30 Sélection Premiers Films
LES CHEBABS DE YARMOUK Axel Salvatori-Sinz

SAMEDI 9 NOVEMBRE

Salle 1

14h Séance thématique : Atom heart mother ?
PRIPYAT Nikolaus Geyrhalter
LE MONDE APRÈS FUKUSHIMA Kenichi Watanabe
4 BÂTIMENTS FACE À LA MER Philippe Rouy

20h30 Palmares / Avant-première
L'ESCALE Kaveh Bakhtiari

SAMEDI 9 NOVEMBRE

Salle 2

14h Sélection Premiers Films
LES ÂMES DORMANTES Alexander Abaturon
NARMADA Manon Ott et Gregory Cohen

16h30 Sélection Premiers Films
J'AI L'HONNEUR DE Caroline Parietti

18h Sélection Premiers Films
EN FACE Jeanne Vaillant
O SABOR DO LEITE CREME Hiroatsu Suzuki et
Rossana Torres

DIMANCHE 10 NOVEMBRE

Salle 1

14h30 Séance thématique : My country is cinéma
SERGE DANEY : LE CINÉMA ET LE MONDE Serge Le Peron
TARR BÉLA, I USED TO BE A FILMMAKER Jean-Marc Lamoure
UNE JOURNÉE D'ANDRÉÏ ARSENEVITCH Chris Marker

Salle 2

16h Sélection Premiers Films
REPRISE FILM PRIMÉ

18h Séance thématique : Des lucioles
dans les ténèbres
Ô MON CORPS ! Laurent Ait Benalla
TOUJOURS MORT, ENFIN VIVANT Richard Franck

PARTENAIRES DE **SON
ET IMAGE**

